

# Carole Fives

C'est dimanche  
et je n'y suis pour rien



folio



COLLECTION FOLIO



Carole Fives

C'est dimanche  
et je n'y suis  
pour rien

Gallimard

Cet ouvrage a précédemment paru dans la collection  
L'Arbalète aux Éditions Gallimard.

© *Éditions Gallimard, 2015.*

Carole Fives est née en 1971 dans le Pas-de-Calais. Elle vit actuellement à Lyon. Elle a publié plusieurs ouvrages salués par la critique : *Quand nous serons heureux* (nouvelles), prix Technikart et prix Jeunes Talents Fnac, *Que nos vies aient l'air d'un film parfait* (roman), prix L'Usage du monde, *C'est dimanche et je n'y suis pour rien* (roman), ainsi que plusieurs ouvrages pour la jeunesse à L'école des loisirs. *Une femme au téléphone* est son troisième roman.



*À mon fils*



Alors nous traverserons heureusement  
le fleuve du Léthé et nous ne souillerons  
point notre âme.

PLATON,  
*La République*, Livre X



*État stationnaire. Il pourrait rester des mois dans cette chambre, des années, il sent que tout continuerait très bien sans lui, sans que plus personne ne s'intéresse à son cas, à ses envies, ses colères, à ce qui a rythmé sa vie jusqu'à présent, lui semblait si urgent, réparer cette pièce de voiture avant le week-end, afin que Michel puisse remonter le moteur d'un client pressé, mais t'en connais un seul de client qui ne soit pas pressé? Et c'est pour ça aussi, à cause de tous ces clients pressés, que lui, José, s'était dépêché ce soir-là, terminer cette pièce, foncer sous la douche, changer ses vêtements pour de plus clairs, de plus légers, et filer la rejoindre, elle, au plus vite.*

*Ce soir-là, sa mère n'avait pas compris pourquoi il ressortait, alors qu'il était grand temps pour lui de dormir, mais rien à faire, elle n'avait pas pu le retenir. Elle se souvenait encore de la lumière qui filtrait sous la porte de la chambre de son fils alors qu'il finissait de se changer, et du bruit qu'avait fait le moteur de la voiture en quittant la maison familiale. Déjà*

*plusieurs semaines qu'elle ne pouvait plus le retenir, plus l'empêcher, que chaque minute de libre, il en profitait pour s'esquiver.*

*Tout est allé si vite, il n'est plus qu'un grand œil qui ne cligne pas... Ils ont dit état stationnaire. État stationnaire, c'est l'état où il est? Qu'est-ce que ça veut dire? Impossible d'entrouvrir les paupières, de sentir ses mains, encore moins ses jambes. Les artifices par lesquels on le fait respirer sont des assemblages qui fascineraient les enfants, un rien de l'air du dehors et il bascule par contagion dans la mort, un rien, il est trop faible pour en vouloir à rien. Mais il n'a rien à faire avec la mort.*

*Il ne perçoit plus que le glissement de leurs ombres dans la lumière et les mouvements de l'air qu'ils déplacent dans la chambre d'hôpital. Il est là sans y être, rien n'a changé dans le fond. Il se souvient de ces matins où il a cru pouvoir s'échapper, où le cœur cognait si fort qu'il en avait mal au thorax, où il avait envie de danser comme un dératé, et il ne s'en privait pas, il montait le son, de la soul, du funk, ce qui passait à la radio, il s'élançait avec de grands bonds et de ces moulinets avec les bras, avec ce trop-plein qui lui donnait envie de tout déchirer, ou de s'abattre dans un grand éclat de rire.*

*Ça dure depuis longtemps déjà autour de lui, trop longtemps, les larmes, les cris et la colère de Manuel, et son parfum à elle, sa peau à elle, qu'il a tellement*

*embrassée, tellement bue et léchée, qu'il a presque cru pouvoir passer au travers. Il aimerait la sentir plus près de lui, mais c'est juste une odeur à présent, légère, presque un souvenir, et si sa main cherche la sienne comme elle l'a fait cette nuit-là, pour la porter à ses lèvres et en respirer la paume, profondément, pour s'en remplir, se prendre un dernier shoot de lui, si sa main à elle cherche encore la sienne, malgré la présence des autres autour, la Familia Unida, même si bien sûr il ne s'attend pas à ce qu'elle ait exactement les mêmes gestes que lorsqu'ils étaient seuls tous les deux, mais si sa main cherche encore la sienne, pourquoi alors ne la sent-il plus ?*

Il y aura toujours un bébé qui hurle, toujours. Dans chaque avion, chaque train, il y en aura un pour vous arracher à vos pensées, à vos rêves, à votre solitude.

L'avion est plein de Portugais qui parlent fort. Je frissonne dans mon tee-shirt et ce n'est que le début du voyage. Je prends l'avion trop peu souvent, chaque fois je me fais avoir avec leur clim. Il y a bien ce gilet noir laissé dans la cabine à bagages, mais un peu tard maintenant pour demander à la voisine de se relever. Quel âge peut-elle avoir la voisine? Une grosse quarantaine ou une petite cinquantaine? Et la gamine avec elle, sa fille, sa petite-fille? Six ans? Trois ans? Je n'y connais vraiment rien en enfants.

L'embarquement est terminé, plus moyen de faire marche arrière. Ce voyage, j'y pense depuis longtemps, mais toujours d'autres priorités, d'autres choses à régler. C'est incroyable le temps que ça prend, les choses à régler... Vingt-cinq ans,

voilà, ça m'a tout juste pris vingt-cinq ans et ils sont peut-être tous morts à présent. Est-ce que ce n'est pas ce que j'attendais dans le fond, qu'il n'y ait plus personne? Pas de témoins, et surtout pas de reproches, de « Si tu n'étais pas revenue, si seulement. Si tu n'avais pas cherché à le revoir ». Je craignais leurs réactions, c'est sûr, les cris de la mère et, par-dessus tout, le visage abattu du père...

Vingt-cinq ans à esquiver les reproches. À se les adresser à soi seule, silencieusement. Est-ce que ça arrive si souvent, d'attendre que les gens meurent pour oser? D'attendre que les gens meurent tout simplement? Que les bouches se referment, et les paupières, sur les regards brûlants? Que le calme revienne enfin? Et même s'ils étaient encore vivants aujourd'hui, est-ce qu'ils réagiraient autrement? Est-ce qu'à force, avec le temps, on voit les choses différemment?

C'étaient des gens simples, émigrés en France à la fin des années soixante, comme des milliers de Portugais, pour trouver du travail, à moins que ce ne soit pour fuir le régime de Salazar. Que sais-je d'eux au fond, de leurs vies? Et que savais-je du Portugal, avant de me replonger dans cette histoire?

Un émigrant portugais donne toute sa fortune à un passeur. « Bienvenue en France ! », dit le passeur. Quelques heures plus tard, l'émigrant réalise qu'il n'est pas du tout en France comme il le croyait mais qu'il est resté au Portugal. Trop tard,

le passeur a disparu avec l'argent. D'où je tiens cette histoire ?

Paris rétrécit à vue d'œil dans le hublot. On perçoit encore les déplacements des voitures, leurs croisements, mais dans quelques minutes tout sera lissé, indifférencié. La gamine à côté réclame des bonbons, de sa voix perçante de petite fille, mais l'hôtesse signale à la mère que rien n'est gratuit, low cost oblige. La mère refuse de payer, la gamine hurle.

Je l'avais imaginé autrement ce voyage. Un plus long séjour, une immersion. Une semaine, peut-être deux. Mais c'est finalement toute la place que je lui ai accordée dans ma vie, trois jours, sans compter le jour d'arrivée, tard l'après-midi, et celui du départ, tôt le vendredi. Je consulte mon agenda, lundi 10 juin, seize heures. Trois jours pour retrouver sa trace ; c'est peu, mais c'est jouable.

Et puis, il peut bien m'attendre, là où il est maintenant, un an, dix ans pour lui, qu'est-ce que ça change ?

J'adore ! Oh oui ! La vie est belle ! Dior, Saint Laurent, Calvin Klein... Déjà le deuxième passage de l'hôtesse, après les boissons – payantes –, les cigarettes sans nicotine et les jouets – la petite a recommencé à brailler en voyant les cornets en forme de Mickey s'éloigner –, c'est maintenant

le tour du duty free et des billets de loterie. Un vrai bar-tabac volant.

Voyants de sécurité allumés, regagnez vos sièges et rattachez vos ceintures immédiatement, elle est vraiment obligée de nous parler sur ce ton l'hôtesse? Moi je n'ai pas bougé, c'est à peine si j'ai eu le temps de me détacher. En revanche si quelqu'un pouvait dire à la petite à côté de se calmer et à la dinde derrière d'arrêter de raconter sa vie à toute la rangée, ça m'arrangerait. Et le pilote, il est low cost aussi le pilote? Il se croit à la foire du Trône? On n'a pas payé pour se faire peur mais pour aller au Portugal, qu'il arrête tout de suite de conduire ce charter comme un ULM, il n'est pas tout seul là-dedans. D'où viennent ces secousses, ils ne peuvent pas faire une annonce, expliquer ce qui se passe? Le coffre à bagages qui s'entrouvre, non, qui s'ouvre tout à fait, une première valise – pas la mienne – qui tombe dans l'allée centrale comme un gros œuf de Pâques, une seconde, allons donc, ça doit être pour ça qu'ils demandent de mettre les liquides en soute, ils doivent penser à ce genre de situation limite. La situation est-elle limite? Est-ce que secousses égalent nécessairement accident? S'ils ne disent rien, c'est que c'est grave. Qu'ils veulent éviter la panique générale. Tous les coffres à bagages sont béants à présent, et ne demandent qu'à vomir leurs sacs. Les chapelets des Portugais sont tombés plus vite que les masques à oxygène. Ne pas

regarder la voisine, qui se croit déjà à l'article de la mort, non madame, je vous interdis de psalmodier des Pater sous mon nez, ça n'a aucun effet rassérénant sur votre entourage ! Et la gamine, ne pas croiser les yeux de la gamine, je vais finir par lui communiquer ma peur. Coller les pieds au sol, ne faire qu'un avec l'appareil. Sourire, se concentrer sur les ados devant qui applaudissent et lancent de grands « olé ! » à chaque looping, c'est ça, on passe un bon moment tous ensemble, après on fera le grand huit, ou le train fantôme, je vais vomir, merde. Mais où est passée l'hôtesse, elle n'a plus rien à vendre ? Elle est peut-être partie négocier avec le pilote. Lui dire d'arrêter ses conneries parce que derrière, tout le monde est malade. Si l'hôtesse sourit quand elle revient, c'est que tout va bien. Non, elle fait la gueule depuis le décollage ; si elle sourit, c'est très mauvais signe au contraire.

Je me fiche de mourir. J'ai fait ce voyage pour le retrouver lui, et si c'est le prix à payer, je suis prête. Mais les autres autour, qu'ont-ils fait au juste ? La gamine, sa mère ou sa grand-mère, qu'importe, elles n'ont rien à voir avec cette histoire ! Vont-elles y rester, à cause de moi ? À moins qu'elles n'aient aussi des choses à se reprocher ? Des morts sur la conscience ? Des passifs de plus de vingt-cinq ans ? À moins qu'on ne soit tout un charter de coupables, réunis ici pour expier



